

1

— **D**ieu merci, tu es vivante !
J'entendis enfin le verrou coulisser. La porte du Hangar à calèches s'ouvrit doucement. Le visage pâle de ma mère apparut.

Elle n'avait pas l'air contente.

— Tu ne réponds pas au téléphone, dis-je. Ça fait des heures que je jodle devant ta porte.

Je m'attendais à voir ma mère sourire de mon commentaire mais elle affichait un air sombre qui ne lui ressemblait pas. Tout en montrant la charpente contreventée avec son puits de lumière central, j'ajoutai :

— L'acoustique est excellente ici. Dis donc, tu es sûre que ça va ?

Ma mère sortit un Kleenex et se moucha dedans. Je constatai qu'elle avait le nez rouge et le visage couvert de marbrures.

L'inquiétude me gagna aussitôt.

— Je me demandais pourquoi tu n'étais pas dans ton bureau. Tu ne te sens pas bien ?

Un terrible virus grippal sévissait dans le village de Little Dipperton. Jusqu'à présent, ma mère et moi y avions échappé mais je n'en étais plus si sûre désormais.

— Tu n'as quand même pas attrapé cette foutue grippe ? demandai-je. Lavinia est clouée au lit depuis des jours.

C'était d'ailleurs à cause de la grippe de Lady Lavinia que je portais ma tenue d'équitation en ce mercredi matin ensoleillé de mai.

Dans son état, Lavinia ne pouvait plus aider sa belle-mère octogénaire, la redoutable comtesse douairière Lady Edith Honeychurch, à sortir les six chevaux du domaine. Aussi m'étais-je proposée pour la remplacer. Je ne m'en plaignais pas : j'adorais monter à cheval. Toutefois, entre les sorties équestres et mon activité professionnelle — j'avais créé ma société Les Collections de Kat, vente et estimation, je n'avais pas vu ma mère depuis près d'une semaine.

À ma décharge, je savais qu'elle terminait l'écriture de sa dernière romance dont la date de remise approchait et qu'elle détestait être dérangée en pareilles circonstances. Tenillée malgré tout par un sentiment de culpabilité, j'avais cueilli en chemin quelques jonquilles sauvages pour me faire pardonner.

— Je n'ai vraiment pas la tête à recevoir de la visite, dit ma mère doucement. J'ai juste envie qu'on me laisse tranquille.

— Ce n'est pas n'importe quelle visite, je suis ta fille, rectifiai-je en lui tendant le bouquet de fleurs jaunes. Tiens. Tu ne trouves pas qu'elles sont ravissantes ?

Ma mère poussa un long soupir puis se tamponna à nouveau le nez avec son mouchoir.

— Si tu le dis.

— Je crois que tu devrais être au lit. Je vais te préparer un grog bien chaud. Tu as mal à la tête ? La gorge irritée ?

Elle marmonna une réponse inaudible. Elle s'effaça pour me laisser passer. Dès que je fus à l'intérieur, elle referma la porte et tira même le verrou, précaution très inhabituelle de sa part. Décidément, quelque chose ne tournait pas rond. Son allure négligée ne fit qu'accroître mon inquiétude.

Je la suivis dans le couloir étroit qui menait à la cuisine.

À onze heures passées, elle traînait en robe de chambre rose bonbon à capuche, un modèle de chez Marks & Spencer. Ni maquillée ni coiffée, elle n'avait pas pris la peine de camoufler les racines grises bien visibles sur le haut de sa tête. Bref, elle n'était pas présentable !

Ma mère avait toujours soigné son apparence. Elle voulait être élégante en toutes circonstances même les plus dramatiques. Elle prétendait que si elle était tout à coup victime d'un infarctus et transportée à l'hôpital, personne ne pourrait dire d'elle qu'elle se laissait aller.

J'ignorais ce qui se passait mais c'était sérieux.

— Assieds-toi, dis-je en lui prenant les jonquilles des mains et en me dirigeant vers l'évier. Je vais juste les mettre dans un verre d'eau pour le moment. Tu les arrangeras comme tu veux plus tard, d'accord ?

Ma mère tira une chaise et s'assit à la grande table en pin victorienne jonchée de numéros de l'hebdomadaire local, le *Dipperton Deal*, et de mouchoirs en papier utilisés. Elle ne dit pas un mot. Immobile sur sa chaise, elle regardait dans le vide.

Après avoir mis l'eau à chauffer, j'avisai l'état de la cuisine. La vaisselle n'avait pas été faite depuis des jours. Des tasses, des bols, des assiettes et un verre en cristal sales trônaient sur le plan de travail au milieu des miettes de pain et de quelques cornflakes égarés. Il y avait deux bouteilles vides de gin Honeychurch avec la tête de mouton caractéristique sur l'étiquette bleue – la marque de ma mère – et des canettes écrasées de limonade Fever Tree. Le rhume de ma mère avait soudain des airs de gueule de bois. Aurait-elle sombré dans l'alcool ?

Je touchai son front pour vérifier si elle avait de la fièvre. Il n'était pas moite. Je constatai que malgré la présence de nombreux mouchoirs en papier usagés, elle n'éternuait pas.

— Voyons, dis-je en m'approchant du vaisselier en chêne. Qui vas-tu incarner ce matin ?

En monarchiste pure et dure, ma mère collectionnait les assiettes commémoratives de mariages royaux ainsi que des copies de tasses et de mugs en porcelaine du palais de Buckingham. J'aperçus des nouveaux venus dans sa collection de portraits encadrés de la famille royale : le duc et la duchesse de Sussex.

— Je vois que le prince Harry et Meghan Markle ont rejoint ton « buffet de la renommée ».

— Ça ne va pas durer, dit ma mère l'air sombre. Rien ne dure.

En accord avec son humeur, je choisis un mug à l'effigie de la malheureuse princesse Caroline de Brunswick dont le mariage avec George IV fut si désastreux qu'elle fut exclue de la cérémonie de couronnement et qu'il refusa de la reconnaître comme reine.

Pour moi, je choisis la princesse Margaret dont la vie amoureuse avait été tout aussi agitée que la mienne. *Ah, les pouvoirs du subconscient*, pensai-je.

Je posai la théière et les deux mugs puis m'assis à table avec ma mère.

— Tu as droit à la princesse Caroline aujourd'hui.

Ma mère ébaucha enfin un petit sourire.

— Tu savais qu'après avoir été exclue de la cérémonie de couronnement de son mari, elle est tombée malade la nuit même et qu'elle est morte trois semaines plus tard ?

— Eh bien, espérons qu'il ne t'arrivera pas la même chose.

Ma mère considéra sa tasse de thé avec dédain.

— Je croyais que tu allais me préparer un grog chaud.

— J'ai changé d'avis parce que tu n'as rien, finalement. Physiquement, je veux dire. (Je tendis le bras à travers la table et pris sa main.) Qu'est-ce qui se passe maman ? L'éditeur a refusé ton manuscrit ?

Je savais qu'elle travaillait assidûment à l'écriture du nouveau roman torride de la série *Les Amants maudits*. Ma mère, qui écrivait secrètement sous le pseudonyme de Krystalle Storm, était d'une producti-

tivité stupéfiante. Malgré ses soixante-dix ans, elle était toujours aussi prolifique.

— Je ne vois pas comment il pourrait le rejeter étant donné que je ne l'ai pas envoyé, lâcha-t-elle.

— Quoi ! m'exclamai-je, horrifiée. Je croyais que tu devais rendre ton manuscrit la semaine dernière.

Elle haussa les épaules.

— Je m'en fiche. Je finirai quand je finirai.

— Comment ça « Je m'en fiche » ?! Tu ne vas pas mettre en péril une carrière que tu as mis des années à construire. Tu dois respecter les délais. Le livre n'est pas censé paraître en octobre ? C'est dans moins de cinq mois !

— Je ne peux pas contenter tout le monde, répliqua-t-elle.

À cet instant, je compris. Le docteur Reynard Smeaton, l'homme « aux mains magiques », et ma mère entretenaient une relation torride depuis Noël. Ravie pour elle au départ, j'avais vite déchanté. Je l'avais vue passer par toutes les émotions. Un jour euphorique et follement amoureuse, le lendemain oppressée et en mal de liberté. Bien sûr, son activité secrète de romancière n'aidait pas. Elle devait recourir aux vieilles excuses qu'elle avait inventées durant mon enfance, feignant une migraine pour s'échapper dans son bureau aménagé dans l'ancienne porcherie.

— J'espère que tout va bien au paradis, dis-je.

Ma mère fondit en larmes.

— Oh maman ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

À ma grande surprise, elle sortit un iPhone de la poche de sa robe de chambre.

— Tu as un *téléphone portable* !

J'étais surprise et à vrai dire un peu vexée. Depuis des mois, j'essayais de la convaincre d'en acheter un.

Elle hocha la tête.

— Et un iPad aussi.

— Depuis quand ? demandai-je, sidérée.

— Reynard me les a offerts pour Noël, comme ça, on pouvait communiquer vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Et tu n'as pas jugé utile de m'en informer ?

— Pour que tu te gausses de mon passage au monde moderne ?

Elle avait raison. C'est exactement ce que j'aurais fait.

Ma mère fronça les sourcils.

— Je suis sur WhatsApp aussi. Ça m'indique que Reynard est en ligne mais il n'a toujours pas répondu à mon message.

— Ça ne veut pas dire qu'il est en train de regarder son téléphone, expliquai-je. Il est juste disponible.

— Ah, vraiment ? dit-elle en fronçant à nouveau les sourcils. J'ai l'impression de le traquer. Avant toutes ces technologies, quand un homme n'appelait pas, on n'imaginait pas le pire, même si on savait au fond ce que ça signifiait. Un homme qui ne se manifeste pas dit par son silence qu'il n'est pas intéressé.

— C'est ce qui te met dans tous tes états ? Le fait qu'il ne t'ait pas contactée ?

— Je n'arrête pas de regarder sa page Facebook. Il ne poste rien.

J'allais de surprise en surprise.

— Tu es sur *Facebook* ? Mais si tu es sur Facebook, pourquoi est-ce que tu ne...

— Non, arrête tout de suite ! s'exclama ma mère. La réponse est non. Je ne veux pas d'ordinateur. Je veux taper sur l'Olivetti de ton père, un point c'est tout. C'est ma machine à écrire porte-bonheur.

— Je suis sûre que Reynard est juste occupé. Il a un travail, tu sais. Cette grippe est horrible. Si ça se trouve, il l'a attrapée.

— J'espère bien. (Ma mère but une gorgée de son thé puis sembla hésiter.) Il a dit qu'il avait besoin de respirer, de prendre du recul.

— *Respirer*. (J'étais consternée.) Oh, dans ce cas, c'est différent.

— Il dit qu'il ne sait plus où il en est.

J'eus un pincement au cœur. Au risque de vous paraître cynique, je dirais qu'un homme qui veut *respirer* et prendre du recul a des vues sur une autre femme.

Je ne savais pas quoi dire. Les chagrins d'amour, c'était plutôt mon rayon d'habitude. J'avoue que l'attachement subit de ma mère pour le Renard argenté, comme elle l'avait surnommé, m'avait surprise.

Elle était veuve depuis près de deux ans après quarante-neuf années de vie commune avec mon père. J'étais sincèrement heureuse qu'elle ait trouvé un compagnon et un ami mais son comportement m'inquiétait. Elle se conduisait comme une adolescente

éperdument amoureuse. Si ma mère était dans un tel état à soixante-dix ans, quel espoir restait-il pour nous autres ?

— Je viens de lire *Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus* de John Gray, poursuivit ma mère. Tu devrais le lire, ça t'aiderait peut-être.

— C'est fait et non, ça ne m'a pas aidée.

— En général, Reynard passe tous les jours ici ou on se retrouve quelque part pour prendre un café, dit ma mère, l'air songeur. Et puis la nuit...

— Épargne-moi les détails, s'il te plaît.

— Je dois dire que ça m'a fait prendre beaucoup de retard sur mon roman. Je pense à lui tout le temps. C'est une véritable obsession. (Ses yeux se remplirent de larmes. Elle prit un mouchoir usagé et les essuya d'un geste impatient.) Les passions dévorantes, c'est un thème récurrent dans mes romans mais à vrai dire, je n'avais jamais connu ça.

— Et papa alors ? protestai-je.

— Ton père, c'était un peu comme porter une vieille paire de pantoufles confortables. Ne te méprends pas, je l'adorais. Mais Reynard est tellement excitant. Et ses mains...

— Ça suffit avec ses mains ! (Les imaginer ensemble me donnait la nausée mais je fis un effort surhumain pour rester aimable.) Quand est-ce que tu as parlé à Reynard pour la dernière fois ?

— Il y a cinq jours. Ces dernières semaines, il s'est montré particulièrement distant. Et puis j'ai lu ça, dit-

elle en montrant les numéros du *Dipperton Deal*, et alors j'ai su.

Le journal était ouvert à la page « Problèmes » de « Chère Amanda » dont l'identité était un mystère. Ses conseils cruels nous amusaient beaucoup le samedi matin quand, autour d'un café, nous essayions d'identifier les auteurs des lettres de la semaine. Faute de temps, j'avais laissé passer deux samedis et j'ignorais donc la teneur des derniers courriers.

— Lis, m'ordonna-t-elle.

Je m'exécutai.

— Chère Amanda, les relations à distance fonctionnent-elles ? lus-je à haute voix.

Signé : Optimiste.

Réponse d'Amanda : Non.

— Une relation à distance ? dis-je. Il vit à Totnes, c'est tout près d'ici.

— Pas celle-là, s'impatienta ma mère. La deuxième, celle du dessous.

— Chère Amanda, repris-je à haute voix. Je viens d'apprendre une nouvelle incroyable. L'une de mes ex est de retour dans la région. Je ne l'ai pas vue depuis près de quarante ans mais je ne l'ai jamais oubliée. Le problème, c'est que je sors avec une adorable choupinette et que je ne veux pas la perdre.

Signé : Désespéré.

Réponse d'Amanda : Larguez la choupinette.

Je gémissis.

— Reynard t'a déjà parlé d'une ex ?

— Non, dit ma mère, mais il m'appelle tout le temps « ma choupinette ». Ce n'est pas tout.

(Elle tira une autre page de la pile de journaux.) C'est le numéro de ce samedi.

Je lus à haute voix.

— Chère Amanda, je n'ai pas encore revu mon ex mais on communique sur Facebook et entre nous ça fait des étincelles ! Je vais larguer la choupinette.

Signé : Reconnaisant.

Réponse d'Amanda : Attention aux courts-circuits !

Ma mère affichait un air sombre.

— Comment sais-tu que ces lettres ont été écrites par Reynard ?

— J'ai remarqué il y a des semaines qu'il avait une nouvelle amie sur sa page Facebook. Reynard n'arrête pas de liker ses commentaires.

— Ça ne veut rien dire. Et c'est justement pour ça que je ne suis pas sur Facebook, maman.

— C'est une relation à distance parce qu'elle vit en Italie. Elle s'appelle Lucia Lombardi et elle est célibataire.

— Ah, mais n'oublie pas ce qu'a dit Amanda ! Les relations à distance ne durent pas.

— Ils communiquent certainement par messages privés, dit sombrement ma mère. Je n'en suis pas certaine mais elle doit être en Angleterre à présent.

Mon cœur se serra à nouveau.

— Attends... la *célèbre* Lucia Lombardi ? L'une des plus grandes sopranos de tous les temps ?

Ma mère blêmit.

— Tu as entendu parler d'elle ?

— Évidemment ! Elle a fait la une de tous les médias.
Comment tu as pu *passer à côté* ?

Je fouillai parmi les pages de journaux éparpillées sur la table et finis par trouver ce que je cherchais. « Le retour de Julie Jones ! L'enfant du pays devenue célèbre ! », indiquait un gros titre. Au-dessous, une vieille photo montrait une jeune femme, arborant la coupe mythique de Vidal Sassoon, le fameux carré graphique. Elle brandissait un chèque géant de cinquante mille livres. La légende nous apprenait que Julie Jones avait remporté le concours des jeunes talents de Torquay en 1978 et qu'elle avait pris pour nom de scène Lucia Lombardi. L'article précisait que Lucia était l'une des rares cantatrices capables d'atteindre la note la plus aiguë du monde, l'insaisissable sol 10.

Malheureusement, le retour triomphal de Lucia dans le sud-ouest de l'Angleterre avait été marqué par une série d'incidents fâcheux qui mettaient en péril la production de *La Veuve joyeuse* dans laquelle elle devait interpréter le rôle-titre, entourée d'une troupe d'amateurs.

La semaine précédente, un terrible incendie avait presque entièrement détruit l'emblématique Nightingales Theatre situé à la périphérie de Dartmouth. Plus grave encore, Victor Mullins, notre conseiller fiscal et le partenaire de scène de Lucia, avait trouvé la mort dans un accident de voiture le même jour.

— Elle est célèbre, dit ma mère d'une voix éteinte.

— Toi aussi, lui rappelai-je.

— Mais personne ne sait que *je* suis célèbre ! Alors que tout le monde sait qu'*elle* est célèbre. (Ma mère réfléchit quelques secondes.) Comment expliques-tu qu'une chanteuse d'opéra professionnelle vienne de si loin pour se produire avec une poignée d'amateurs ?

— Je n'en sais rien, répondis-je. Mais ces amateurs prennent leur passe-temps très au sérieux.

— Non mais franchement... *Victor Mullins* qui partage l'affiche avec elle ! lâcha ma mère avec dédain. Il est aussi excitant qu'une chiffé molle. Tu l'imagines déambuler sur scène en collants... et en jodlant ?

— Ne dis pas de mal des morts, maman. Victor était quelqu'un de bien et reconnais qu'il a pris tout ce que tu lui as dit pour argent comptant quand il a rempli ta déclaration d'impôts l'année dernière. Si mes souvenirs sont bons, l'administration fiscale t'a même remboursé une somme colossale.

— Bon... si *Lucia* n'a plus de partenaire ni d'endroit où se produire, les représentations ne pourront pas avoir lieu et elle devra retourner en Italie.

La remarque de ma mère me plongea dans l'embaras. Ce que je m'apprêtais à dire n'allait pas lui plaire.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle. Pourquoi fais-tu cette drôle de tête ?

— Je ne veux pas te contrarier mais... (Je pris une profonde inspiration.) Le spectacle va bien avoir lieu. Il se déroulera dans la vieille salle de bal du manoir de Honeychurch.

Ma mère me regarda, bouche bée.

— Lucia Lombardi, l'une des plus grandes sopranos de tous les temps, va venir ici ?

— J'en ai bien peur, confirmai-je. Le manoir de Honeychurch va devenir le nouveau Glyndebourne.